

je subis ses caprices et ses boutades ? Je ne suis pas de Phumeur de M. Carvajol, qui est devenu la fable de ce cercle, l'on dit que le choix d'une carrière est dit "vile". Qu'est-ce auprès du choix d'une femme ? et ce qu'il y a de plus incroyable, c'est la légèreté avec laquelle on traite la plus grave affaire de la vie. Un matin, un jeune homme s'aperçoit qu'il est blasé sur tous les plaisirs que ses créanciers le harcèlent, et que ses cheveux blanchissent. Il passe en revue la liste des héritiers, met des gants blancs, entre chez un papa qui possède la conscience de sa valeur chiffrée, et lui parle le fameux couplet de *Bouffe et le tailleur* :

—Monsieur, vous avez une fille...

—Parbleu, monsieur, je le sais bien !

—Monsieur, c'est qu'elle est fort gentille...

— Et si le jeune homme a un nom convenable et des espérances, on l'agrée. A quelques semaines de là, le mariage se conclut. Voilà deux étrangers en face l'un de l'autre ; quelque différence qui existe entre leurs goûts et leur caractère, ils sont liés pour la vie. Dans le cercle de chacun des conjoints, on dit : Monsieur *un tel* ou mademoiselle *une telle* a fait un bon mariage ! donc l'un d'eux en a fait un mauvais et sera fatalement la victime de l'autre... Ce n'est pas le mariage qui est l'écueil du bonheur, mais le peu de soin que l'on met à préparer une félicité qui demande du bon vouloir et des sacrifices des deux côtés. La dualité en un des époux me semble un problème très-difficile à résoudre. Je le vois bien, M. de Charmont attend que je m'explique...quant à Lydia, elle a encore des bals pour six semaines !

—Il faudra que tu aimes le monde à cause d'elle.

—Ou qu'elle accepte la solitude par déférence pour moi.

—Égoïste !

—Tu te trompes, mon ami ce n'est ni par égoïsme ni même par jalousie, c'est par respect pour la famille. Du jour où elle est mariée, la femme se prépare à la maternité, cette grande joie, cette haute dignité de sa vie !

— Elle ne renonce pas à tous les plaisirs, mais elle les met au second rang. Le devoir prend le pas sur eux. Elle se trouve chargée du bonheur d'un homme : elle ne peut manquer au mandat qu'elle a accepté devant la société et devant la religion ; qu'en dis-tu ?

—Je dis, mon cher, que tu cherches la pierre philosophale !

## IX

Quelques semaines plus tard, Mar-

collin écrivait à madame de Morenne.

—Ma bonne mère,

—Mes précédentes lettres t'ont fait connaître jour par jour, heure par heure, mes impressions. Je n'ai pas plus menti quand je m'entretenais avec toi, que je ne veux me mentir à moi-même. Lydia est ravissante : trop belle et trop ravissante, hélas ! je le vois, je le sens, et si je garde un peu de raison encore dans l'entraînement que j'éprouve, c'est à tes conseils que je le dois.

—Jusqu'à cette époque, je n'avais jamais réfléchi sur les divers caractères des femmes, et sur l'influence qu'elles peuvent exercer sur nous. Je les croyais toutes douces et patientes : je n'avais vu que toi. La pensée de comparer, d'étudier, ne m'est venue que dans le salon de M. de Charmont.

—En échafaudant le bonheur que je revais pour moi, j'ai étudié de quels éléments se compose celui des autres. Peu à peu, en réunissant mes observations, en groupant les faits, j'ai surpris des choses étranges, le secret d'un grand nombre de ménages s'est révélé ; j'ai reconnu que chacun avait sa plaie cachée.

—Je suis venu à excuser Lydia, en voyant quel exemple lui donnent des femmes plus âgées qu'elle, et en qui on s'attend à trouver les fruits de la raison.

—Les frivoles créatures que nous voyons au bal parées de fleurs, de diamants, de dentelles, pensent-elles donc qu'elles ont une âme ? Leur unique souci est d'attirer les hommages des hommes, leur principale occupation de créer des toilettes écrasantes pour leurs rivales. Si on leur demandait dans quel but, elles rougiraient et elles auraient raison. Le mari n'est pour rien dans cette folle dépense de parures ; il paie les fournisseurs, voilà tout : plaire, séduire, attirer à soi des hommages que les hommes du monde font payer au prix de la réputation, et de l'homme voilà leur unique souci. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le luxe est devenu la maladie morale de l'époque. On raine son mari et ses enfants pour des colifichets.

—Un grand scandale de ce genre s'est produit l'autre jour. Madame de Sénac recevait de son mari quinze mille francs pour sa toilette, sans compter les présents qu'il multipliait. Cette somme devint insuffisante ; madame Sénac prit à crédit ; les fournisseurs s'y prêtèrent pendant trois ans. Un beau matin, les factures commencent à pleuvoir chez M. de Sénac ; il paya les premières et gronda un peu sa femme, celles qui suivirent le fâchèrent sérieusement ; enfin il refusa de solder les trois cent mille francs qui restaient. En trois ans, pour

quarante-deux mille francs de cha-peaux. Je n'exagère rien ; les journaux ont retenti du bruit de cette affaire, Madame Sénac plaide en séparation.

—Je suis venu à excuser Lydia, en voyant quel exemple lui donnent des femmes plus âgées qu'elle, et en qui on s'attend à trouver les fruits de la raison.

—Je me souviens avec quel plaisir je regardais à Morenne les quelques diamants que tu possèdes, je ne me lassais point de t'entendre raconter comment, le jour de ton mariage, le chevalier de Garancel t'offrit une broche et des pendeloques de brillants. Ce n'est pas que ce don fut d'un grand prix ; mais ce pauvre gentilhomme s'était séparé pour toi d'une des chères reliques de son passé...et les vieillards qui n'ont plus d'avenir attachent au passé un prix si grand ! Bon chevalier ! chers et purs bijoux de ma mère ! vous éclipserez toujours pour moi les plus splendides parures.

—Lydia porte un colier de perles qui vaut une fortune.

—Dans le cercle de mademoiselle de Charmont, la plus belle après elle est une créole espagnole, Luisa Carvajol. Tout en elle est indolence paresseuse et grâce nonchalante ; son mari est d'une humeur irritable et jalouse, qu'elle prend à toute heure plaisir à irriter. On dirait une gazelle qui encourage un tigre à aiguïser ses griffes. Depuis longtemps le sombre Carvajol aurait interdit le monde à sa femme ; mais il craint le ridicule qui retomberait sur lui, et souffre que Luisa passe sa vie au milieu d'un cercle de désœuvrés, la cigarette aux lèvres ou l'éventail à la main, minaudant, coquetant, et le laissant, lui, dans l'oubli le plus complet.

—Que Dieu me garde d'avoir pour compagne une femme ignorante de tout les petits travaux qui l'occupent et prouvent son adresse ! Le travail est la moitié de la défense des femmes.

—Je ne retournerai point chez la senora Carvajol : quelque jour, ces manèges de coquetterie finiront par quelque coup d'épée.

—La femme que Lydia reçoit le plus intimement est une femme intelligente, Cornélie Renant. Le brillant et le tour de sa conversation me captivèrent d'abord, j'ai voulu lire un de ses livres pour la mieux connaître ; il m'a donné une triste opinion de son cœur. Elle a jugé à propos de se ranger parmi les froudeuses de l'ordre social, de trouver ce monde mal organisé et les femmes asservies. Mon Dieu, ma mère qu'est-ce que les femmes feraient donc de la liberté ?

—Je suis loin de vouloir l'ilotisme de la femme : je vous ai vue, vous, ma